

L'Action

Tombé dessus! Escrasas lous! (CYRANO)

LE NUMERO: CINQ SOUS.
PAR AN: DEUX DOLLARS.

DIRECTEUR:
JULES FOURNIER

MONTREAL
72, Rue SAINT-GABRIEL, 72
Téléphone: Main 5356.

Sur les Allemands

L'opinion d'HIPPOLYTE TAINÉ opposée à celle de
M. HENRI LASSERRE

C'est d'Allemagne que Carlyle a tiré ses plus grandes idées. Il l'a étudiée. Il en connaît parfaitement la littérature et la langue. Il met cette littérature au premier rang. Il a traduit *Wilhelm Meister*. Il a composé sur les écrivains allemands une longue série d'articles critiques. En ce moment, il écrit une histoire de Frédéric le Grand. Il a été le plus acéré et le plus original des interprètes qui ont introduit l'esprit allemand en Angleterre. Ce n'est pas là une petite œuvre, car c'est à une œuvre semblable que tout le monde pensait travailler aujourd'hui.

I
De 1780 à 1830, l'Allemagne a produit toutes les idées de notre âge historique, et pendant un demi-siècle encore, pendant un siècle peut-être, notre grande affaire sera de les repenser. Les pensées qui sont nées et qui ont bourgeonné dans un pays ne manquent pas de se propager dans les pays voisins et de s'y greffer pour une saison; ce qui nous arrive est déjà arrivé vingt fois dans le monde; la végétation de l'esprit a toujours été la même, et nous pouvons, avec quelque assurance, prévoir pour l'avenir ce que nous observons pour le passé. A de certains moments paraît une forme d'esprit originale, qui produit une philosophie, une littérature, un art, une science, et qui, ayant renouvelé la pensée de l'homme, renouvelle lentement, infailliblement, toutes ses pensées. Tous les esprits qui cherchent et trouvent sont dans le courant; ils n'arrivent que par lui; s'ils s'y opposent, ils sont arrêtés; s'ils en dévient, ils sont ralentis; s'ils y aident, ils sont portés plus loin que les autres. Et le mouvement continue, tant qu'il reste quelque chose à inventer. Quand l'art a donné toutes ses œuvres, la philosophie toutes ses théories, la science toutes ses découvertes, il s'arrête; une autre forme d'esprit prend l'empire, ou l'homme cesse de penser. Ainsi parut à la Renaissance le génie artistique et poétique qui, né en Italie et porté en Espagne, s'y éteignit au bout d'un siècle et demi dans l'extinction universelle, et qui, avec d'autres caractères, transplanta en France et en Angleterre, y finit au bout de cent ans parmi les raffinements des maniéristes et les folies des sectaires, après avoir fait la Réforme, assuré la libre pensée et fondé la science. Ainsi naquit avec Dryden et Malherbe l'esprit oratoire et classique, qui, ayant produit la littérature du dix-septième siècle et la philosophie du dix-huitième, se dessécha sous les successeurs de Voltaire et de Pope, et mourut au bout de deux cents ans, après avoir poli l'Europe et soulevé la Révolution française. Ainsi s'éleva, à la fin du dix-huitième siècle, le génie philosophique allemand, qui, ayant engendré une métaphysique, une théologie, une poésie, une littérature, une linguistique, une exégèse, une érudition nouvelles, descend en ce moment dans les sciences et continue son évolution. Nul esprit plus original, plus universel, plus fécond en conséquences de toute portée et de toute sorte, plus capable de tout transformer et de tout refaire, ne s'est montré depuis trois cents ans. Il est du même ordre que celui de la Renaissance et celui de l'âge classique. Il se rattache, comme eux, toutes les grandes œuvres de l'intelligence contemporaine. Il apparaît comme eux dans tous les pays civilisés. Il se propage comme eux avec le même fonds et sous plusieurs formes. Il est comme eux un des moments de l'histoire du monde. Il se rencontre dans la même civilisation et dans les mêmes races. Nous pouvons donc, sans trop de témérité, conjecturer qu'il aura une durée et une destinée semblables. Nous arrivons par là à fixer avec quelque précision notre place dans le fleuve infini des événements et des choses. Nous savons que nous sommes à peu près au milieu de l'un des courants partiels qui le composent. Nous pouvons déceler la forme d'esprit qui le dirige et chercher d'avance vers quelles idées il nous conduit.

II
En quoi consiste cette forme? Dans la puissance de découvrir les idées générales. Nulle nation et nul âge ne l'a possédée à un si haut degré que ces Allemands. C'est là leur faculté dominante; c'est par cette force qu'ils ont produit tout ce qu'ils ont fait. Ce don est proprement le don de comprendre (*begreifen*). Par lui, on trouve des conceptions d'ensemble (*begriffe*); on réunit sous une idée maîtresse toutes les parties éparses d'un sujet; on aperçoit sous les divisions d'un groupe le lien commun qui les unit, on concilie les oppositions; on ramène les contrastes apparents à une unité profonde. C'est la faculté philosophique par excellence, et, en effet, c'est la faculté philosophique qui, dans toutes leurs œuvres, a imprimé son sceau. Par elle, ils ont vivifié des études sèches qui ne semblaient bonnes que pour occuper des péloates d'académie ou de séminaire. Par elle, ils ont deviné la logique involontaire et primitive qui a créé et organisé les langues, les grandes idées qui sont cachées au fond de toute œuvre d'art, les sourdes émotions poétiques et les vagues intuitions métaphysiques qui ont engendré les religions et les mythes. Par elles ils ont aperçu l'esprit des siècles, des civilisations et des races, et transformé en système de lois l'histoire qui n'était qu'un monde de faits. Par elle, ils ont trouvé ou renouvelé le sens des dogmes, relié Dieu au monde, l'homme à la nature, l'esprit à la matière, aperçu l'enchaînement successif et la nécessité originelle des formes dont l'ensemble est l'univers. Par elle, ils ont fait une linguistique, une mythologie, une critique, une esthétique, une exégèse, une histoire, une théologie et une métaphysique tellement neuves, qu'elles sont restées longtemps inintelligibles et n'ont pu s'exprimer que par une langue à part. Et ce penchant s'est trouvé tellement souverain, qu'il a soumis à son empire les arts et la poésie elle-même. Les poètes se sont faits érudits, philosophes; ils ont construit leurs drames, leurs épopées et leurs odes d'après des théories préalables, et pour manifester des idées générales. Ils ont rendu sensibles des thèmes morales, des périodes historiques; ils ont fabriqué et appliqué des esthétiques; ils n'ont point eu de naïveté, ou ils ont fait de fait de leur naïveté un usage réfléchi; ils n'ont point eu de naïveté, ou ils ont eu eux-mêmes; ils ont fini par les transformer en symboles; leurs idées philosophiques ont débordé à chaque instant hors du monde poétique ou ils voulaient les enfermer; ils ont été tous des critiques, occupés à construire ou à reconstruire, possesseurs d'érudition et de méthodes, conduits vers l'imagination par l'art et l'étude, incapables de créer des êtres vivants sinon par science et par artifice, véritables systématisateurs qui, pour exprimer leurs conceptions abstraites, ont employé, au lieu de formules, les actions des personnages et la musique des vers.

De cette aptitude à concevoir les ensembles, une seule idée pouvait naître, celle des ensembles. En effet, toutes les idées élaborées depuis cinquante ans en Allemagne se réduisent à une seule, celle du développement (*entwicklung*), qui consiste à représenter toutes les parties d'un groupe comme solidaires et complémentaires, en sorte que chacune d'elles manifeste le reste, et que, toutes réunies, elles manifestent, par leur succession et leurs contrastes, la qualité intérieure qui les assemble et les produit. Vingt systèmes, cent rêveries, cent mille métaphores ont figuré ou défiguré diversement cette idée fondamentale. Dépouillée de ses enveloppes, elle n'affirme que la dépendance mutuelle qui joint les termes d'une série, et les rattache toutes à quelque propriété abstraite située dans leur intérieur. Si on l'applique à la Nature, on arrive à considérer le monde comme une échelle de formes et comme une suite d'états ayant en eux-mêmes la raison de leur succession et de leur être, enfermant dans leur nature la nécessité de leur caducité et de leur limitation, composant par leur ensemble un tout indivisible, qui, se suffisant à lui-même, épuisant tous les possibles et reliant toutes choses depuis le temps et l'espace jusqu'à la vie et la pensée, ressemble par son harmonie et sa magnificence à quelque Dieu tout-puissant et immortel. Si on l'applique à l'homme, on arrive à considérer les sentiments et les pensées comme des produits naturels et nécessaires, enchaînés entre eux comme les transformations d'un animal ou d'une plante; ce qui conduit à concevoir les religions, les philosophies, les littératures, toutes les conceptions et toutes les émotions humaines comme les suites obligées d'un état d'esprit qui les emporte en s'en allant, qui, s'il revient, les ramène, et qui, si nous pouvons le reproduire, nous donne par contre-coup le moyen de les reproduire à volonté. Voilà les deux doctrines qui circulent à travers les écrits des deux premiers penseurs du siècle, Hegel et Goethe. Ils s'en sont servi partout comme d'une méthode, Hegel pour saisir la formule de toute chose, Goethe pour se donner la vision de toute chose; ils s'en sont imbus si profondément, qu'ils en ont tiré leurs sentiments intérieurs et habituels, leur morale et leur conduite. On peut les considérer comme les

deux legs philosophiques que l'Allemagne moderne a faits au genre humain.

IV
Mais chaque esprit les reforgea selon la structure de son propre foyer; car toute nation a son génie original dans lequel elle ramène les idées qu'elle prend ailleurs. Ainsi l'Espagne, au seizième et au dix-septième siècle, a renouvelé avec un autre esprit la peinture et la poésie italienne. Ainsi les puritains et les jansénistes ont repensé dans des cadres neufs le protestantisme primitif. Ainsi les Français du dix-huitième siècle ont élargi et publié les idées libérales que les Anglais avaient appliquées ou proposées en religion et en politique. Il en est de même aujourd'hui. Les Français ne peuvent atteindre du premier coup, comme les Allemands, les hautes conceptions d'ensemble. Ils ne savent marcher que pas à pas, en partant des idées sensibles, en s'élevant insensiblement aux idées abstraites, selon les méthodes progressives et l'analyse graduelle de Condillac et de Descartes. Mais cette voie plus lente conduit presque aussi loin que l'autre, et par surcroît elle évite bien des faux pas. C'est par elle que nous par-

viendrons à corriger et à comprendre les vues de Hegel et de Goethe, et, si l'on regarde autour de soi les idées qui percent, on découvre que nous y arrivons déjà. Le positivisme, appuyé sur toute l'expérience moderne, et allégé, depuis la mort de son fondateur, de ses fantaisies sociales et religieuses, a repris une nouvelle vie en se réduisant à marquer la liaison des groupes naturels et l'enchaînement des sciences établies. D'autre part, l'histoire, le roman et la critique, aiguës par les raffinements de la culture parisienne, ont fait toucher les lois des événements humains; la nature s'est montrée comme un ordre de faits, l'homme comme une continuation de la nature; et l'on a vu un esprit supérieur, le plus délicat, le plus élevé qui se soit montré de nos jours, reprenant et modérant les divinations allemandes, exposer en style français tout ce que la science des mythes, des religions et des langues, emmagasine au delà du Rhin depuis six cents ans.

HIPPOLYTE TAINÉ.

Histoire de la littérature anglaise, tome 5, pp. 243 et suivantes.

Quelques documents

A deux reprises, mon cher Directeur, vous m'avez "amicalement dédié" des reproductions qui n'étaient certes pas dénuées d'intérêt. Je ne vous pas en reste avec vous et vous dédie à mon tour quelques extraits auxquels vous ne manquerez pas de reconnaître une certaine valeur documentaire.

Le journal allemand *Le Tag* publie sur les barbares cette déclaration qu'on va lire du général Dirfurth: "Il est au-dessous de notre dignité de défendre nos troupes contre les accusations injustes de l'intérieur et de l'extérieur. Nos troupes et nous-mêmes nous ne devons d'explications à personne, nous n'avons rien à justifier, rien à excuser. Tout ce que feront nos soldats pour faire du mal à l'ennemi, pour attacher la victoire à leurs drapeaux, tout cela sera bien fait et justifié d'avance, du moins devons-nous le considérer comme tel. Nous n'avons pas du tout à nous occuper de l'opinion des autres pays, même neutres. Et si tous les monuments, tous les chefs-d'œuvre d'architecture, qui sont placés entre nos canons et ceux de l'ennemi, allaient au diable, cela nous serait parfaitement égal."

Il n'y a pas un mot à perdre là-dessus. Mars est le maître de l'heure, et non Apollon... (1).

"On nous traite de barbares, qu'importe! Nous en rions. Nous pourrions tout au plus nous demander si nous n'avons pas lieu de mériter ce titre..."

"Que l'on nous épargne enfin et définitivement ce bavardage oiseux, que l'on ne nous parle plus de la cathédrale de Reims et de toutes les églises, de tous les palais qui partageront son sort. Nous ne voulons plus rien entendre. Que de Reims nous vienne la nouvelle d'une deuxième et victorieuse entrée de nos troupes! Tout le reste nous est égal!"

Cette traduction est celle de la Revue hebdomadaire, livraison du 31 octobre 1914.

L'extrait suivant m'est fourni par un journal canadien qui n'a pas pris la peine d'en marquer la provenance. (2):

Un officier allemand écrivait, il y a quelques semaines, sur le calepin où il notait ses observations de campagne:

"C'est l'heure où l'on se moque de tout sentiment de civilisation et d'humanité. Quand une poignée de soldats s'abat sur une maison, on peut être sûr qu'il n'y reste plus rien. Tous les instincts se révoltent avec une terrible puissance. Le soldat qui a entendu siffler les balles et éclater les obus se dit:—Pourquoi, si aujourd'hui une occasion favorable s'offre, dois-je m'imposer une privation? Demain, peut-être, je serai mort... Et tous se précipitent dans la cave et sur les provisions comme des fourmis sur un rat mort." (3).

Je voudrais reproduire ici une lettre intime qu'une dame anglaise de Québec recevait il y a quelques semaines de sa sœur mariée en Angleterre, qui y raconte ce qu'elle a vu dans les hôpitaux où l'on prend soin des Belges victimes des mutilations

allemandes. Vous y auriez vu que les journaux, tout "instruments de mensonge" qu'ils puissent être en temps de guerre, sont encore restés en deça de la vérité, de même que les Commissions d'enquête. Il est des faits qui ne se peuvent rapporter qu'à huis-clos. La permission de reproduire cette lettre m'a malheureusement été refusée. Voici maintenant quelques parties d'un article de Pierre Lasserre sur la culture allemande, que sa longueur me retient de transcrire tout entier:

"Pendant que nos petits soldats au grand cœur entament sur toutes ses faces, en attendant de le briser, le colosse militaire allemand, nos écrivains, nos critiques prennent à partie la "culture" allemande. Rien de plus naturel. Si, au lieu de lutter la main dans la main, avec nos bons amis les Anglais, contre l'ennemi commun de l'Europe, nous avions le malheur d'être en guerre avec eux, il est bien certain que le conflit armé ne se compliquerait pas de controverses sur la valeur comparée de Shakespeare et de Racine, d'Addison et de Voltaire. Si nous nous trouvions aux prises avec les Italiens ou les Espagnols, ni Dante ni Cervantes ne seraient assurément mis en cause. (4). Au contraire, le débat sur la culture germanique jaillit et jaillira toujours inévitablement d'une guerre engagée entre la France et l'Allemagne. L'ordre de la pensée et l'ordre de la force, l'ordre de l'esprit et l'ordre de la matière sont deux et il convient de ne pas les embrouiller; mais si précisément l'Allemagne les embrouille, si ses créations intellectuelles les plus caractéristiques ne font qu'exprimer, sous des formes plus ou moins obscures, son appétit de puissance et d'expropriation, si ses philosophies les plus fameuses ne sont que l'apologie de sa domination et le truchement de sa cupidité, la lutte des armes appelle à sa suite la lutte des idées et il y a lieu de faire remarquer au monde les conséquences que l'hégémonie allemande entraînerait pour l'esprit humain: il serait acablé pour des siècles sous le poids de l'élément le plus lourd et le plus écrasant."

"Mais que dis-je? La guerre matérielle, l'invasion militaire sont un épisode, une crise. La guerre et l'invasion spirituelles se poursuivent d'une manière continue, depuis une centaine d'années..."

"Il est donc dans la nature des choses que la France, réveillée par le bruit des armes du demi sommeil intellectuel où elle se laissait aller sous le manœuvrier germanique, se ressaisisse de toutes les manières et demande des comptes à l'Allemagne intellectuelle. Nous faisons la guerre à la culture allemande, précisément parce que nous nions que ce que les Allemands nomment de ce nom le mérite et soit une culture. J'ajoute que pas plus dans ce domaine que dans l'autre nous ne faisons une guerre de sauvages; nous n'oublions pas les distinctions nécessaires. L'avènement de la soi-disant culture allemande marque une date dans l'histoire de la population allemande, une date néfaste pour le genre humain (1). Il

(4) Evidemment, puisque la culture allemande à elle seule vaut à la fois la culture italienne, la culture espagnole, etc.—J. F. re anglaise, la culture italienne, la culture espagnole, etc.—J. F.

(1) Oui, mais pour en revenir, toujours à la culture anglaise — ou plutôt à l'absence de culture anglaise, — dites-moi, je vous prie, mon cher Paradis, ce qui, en Angleterre, depuis cent ans et davantage, a jamais "marqué une date" pour l'humanité; fût-ce une date "néfaste". — J. F.

Pangermanisme et panslavisme

Nous vivons dans un pays qui a fait beaucoup pour l'Allemagne, qui lui a expédié la plus grande partie du nickel de ses mines, qui lui a envoyé, via Rotterdam et Amsterdam, au moins 60 pour cent du blé d'exportation au cours de ces dernières années. Et cependant il n'est pas possible de rappeler les faits les plus élémentaires de l'histoire contemporaine, on ne peut se permettre de donner à d'autres qu'à Guillaume II la part qui leur revient dans les responsabilités de la guerre actuelle, sans se faire traiter de pro-allemand, voire de traître. Aux yeux de certains journalistes sérieux, il n'est pas même permis de rappeler qu'il y a un impérialisme russe, tout comme il y a un impérialisme allemand.

Pour le moment, on est en train d'établir les responsabilités respectives de l'Allemagne et de la Russie. C'est une belle confusion; et, tout compte fait, la Russie sort de là blanche comme la neige de ses steppes....

Il faut distinguer.—Les responsabilités immédiates de la guerre? Il semble évident qu'elles doivent être attribuées à l'Allemagne, encore que nous n'ayions pas sous la main tous les documents qui permettraient aux historiens futurs de juger en connaissance de cause, et quoique nous n'ayions pas l'explication de l'attitude de la Russie mobilisant dès le 27 juillet, avant que l'Autriche eût même ordonné de tirer un coup de feu contre les Serbes (cf. journaux du 27 juillet). Admettons pourtant que les responsabilités immédiates de la guerre doivent être imputées aux Allemands: c'est la solution la plus probable.

Mais la guerre ne se déclare pas sans cause; et ceux qui considèrent les déclarations de guerre comme causes des guerres ne voient pas plus loin que le bout de leur nez. Ce me semble être le cas de ceux qui prétendent que l'article de France de la Croix de Paris (reproduit dans l'Action Sociale du 4 novembre) règle la question des responsabilités.

Des responsabilités immédiates, oui; mais il y en a d'autres. Dans le même numéro de l'Action Sociale, un article de Jacques Bainville, de l'Action Française, prenant les choses d'un peu plus haut, dit que l'Allemagne a eu peur du slavisme, et que cette menace du péril slave l'a portée à déclencher cette guerre funeste. Ah!... — Eh bien! l'Allemagne, au point de vue de ses intérêts politiques et impérialistes — abstraction faite de leur légitimité — avait-elle raison, oui ou non, de craindre la Russie? — N'est-il pas vrai que l'Allemagne ne s'est unie à l'Autriche qu'en vue d'une annexion future et qui devait s'effectuer un jour ou l'autre? Quoi qu'il en soit, étant donnée sa situation d'alliée, toute action contre l'Autriche ne tendait-elle pas à diminuer son influence? Y a-t-il enfin, oui ou non, un slavisme? Il serait absurde de le nier. Et cette politique slave, dont la Russie est l'inspiratrice, est-elle simplement défensive? La réponse est claire: la russification de la Galicie, en Autriche, n'est pas un mot, c'est une réalité; et tous les missionnaires canadiens qui sont allés chez les Ruthènes sont là pour le dire et le prouver. L'Autriche et l'Allemagne pouvaient-elles voir cela d'un oeil tranquille?

D'autre part, est-il possible de nier que la Serbie ait encouragé et soutenu les initiatives de la Bosnie et de l'Herzégovine à l'égard de l'Autriche? — Et quand la Bosnie et l'Herzégovine furent annexées à l'Autriche, par un décret impérial, en 1908, la Serbie n'a-t-elle pas alors fomenté des révoltes? Et pourquoi donc, à cette occasion, la Russie mobilisa-t-elle plusieurs corps d'armée? Le fait qu'il n'y a pas eu de guerre en 1908, peut-il nous empêcher de conclure que la Russie voyait cette annexion d'un mauvais oeil, tout comme elle n'a pu supporter, en 1914, que l'Autriche écrasât la Serbie? Et cette sympathie de la Russie envers la Serbie n'avait-elle pas pour inspiratrice directe l'esprit de race, en un mot, le slavisme?

En ce qui concerne l'origine de cette guerre, voici donc le mot de l'énigme:—La guerre fut déclarée à l'occasion de l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand, — perpétré par un Serbe, à Sarajevo en Bosnie, — après un ultimatum de l'Autriche à la Serbie probablement dicté par l'Allemagne, ultimatum qui provoqua l'intervention de la Russie (pour quelles raisons? on le sait!). Et cette intervention russe fut la cause déterminante de l'attitude brave de l'Allemagne, qui crut pouvoir abattre la puissance menaçante de la Russie — en même temps, ruiner une seconde fois la France (alliée de la Russie), — qui se préparait à cela depuis longtemps, et qui aurait réussi très-probablement à battre successivement ces deux puissances, si la résistance désespérée n'avait été faite.

(A suivre en dernière page)

FERDINAND PARADIS.

D'aucuns se sont peut-être imaginé que les rédacteurs de l'Action vivent d'amour et d'eau fraîche. Rien n'est plus faux. Ils travaillent pour gagner leur vie. Quand ils n'ont pas autre chose à faire, ils rédigent des discours ou des mémoires pour les autres, font de la traduction ou préparent des annonces moyennant finances. Leur tarif est élevé, mais leur travail est irréprochable. Avez-vous besoin d'eux? — S'adresser rue Saint-Gabriel, 72. — Téléphone: Main 5356.

LES BEAUX CONTES

La mort de Chauvin

C'est un dimanche d'août en wagon, dans tout le commencement de ce qu'on appelle alors l'incident hispano-prussien, que je le rencontra pour la première fois. Je ne l'avais jamais vu, et pourtant je le reconnus tout de suite. Grand, sec, grisonnant, le visage enfumé, le nez en bec de buse, des yeux ronds, toujours en colère, qui ne se faisait aimable que pour le monsieur décoré du coin; le front bas, étroit, obstiné, un de ces fronts où la même pensée, travaillant sans cesse à la même place, a fini par creuser une seule ride très-profonde, quelque chose dans la tournure de bonasse et de ratapoi, par-dessus tout, la terrible façon dont il roulait les *rr* en parlant de la "France" et du "drapeau français..." Je me dis: "Voilà Chauvin!"

C'était Chauvin en effet, et Chauvin dans son beau, déclamant, gesticulant, soufflant la Prusse avec son journal, entrant à Berlin, la canne haute, ivre, sourd, aveugle, fou furieux. Pas d'attribution, pas de conciliation possible. La guerre! il lui fallait la guerre à tout prix!

"Et si nous ne sommes pas prêts, Chauvin?"

—Monsieur, les Français sont toujours prêts!... répondait Chauvin en se redressant, et sous sa moustache hérissée, les *rr* se précipitaient à faire trembler les vitres... Irritant et sot personnage! Comme je compris toutes les moqueries, toutes les chansons qui vieillissent autour de son nom et lui ont fait une célébrité ridicule!

Après cette première rencontre, je m'étais bien juré de le fuir; mais une fatalité singulière le mit presque constamment sur mon chemin. D'abord au Sénat, le jour où M. de Grammont vint annoncer solennellement à nos pères conscrits que la guerre était déclarée. Au milieu de toutes ces acclamations chevrotantes, un formidable cri de "Vive la France!" partit des tribunes, et j'aperçus là-haut, dans les frises, les grands bras de Chauvin qui s'agitaient. Quelques temps après, je le retrouvai à l'Opéra, debout dans la loge de Girardin, demandant le *Rhin allemand*, et criant aux chanteurs qui ne le savaient pas encore: "Il faudra donc plus de temps pour l'apprendre que pour le prendre!"

Bientôt ce fut comme une obsession. Partout à l'angle des rues, des boulevards, toujours perché sur un banc, sur une table, cet absurde Chauvin m'apparaissait au milieu des tambours, des drapeaux flottants, des *Marseillaises*, distribuant des cigares aux soldats qui partaient, acclamant les ambulances, dominant la foule de toute sa tête enflammée, et si bruyant, si ronflant, si envahissant, qu'on aurait dit qu'il y avait six cent mille Chauvins dans Paris. Vraiment c'était à s'enfermer chez soi, à clore portes et fenêtres pour échapper à cette vision insupportable...

Mais le moyen de tenir en place après Wissembourg, Forbach et toute la série de désastres qui nous faisaient de ce triste mois d'août comme un long cauchemar à peine interrompu, cauchemar d'été fiévreux et lourd! Comment ne pas se mêler à cette inquiétude vivante qui courait aux nouvelles et aux affiches, promenant toute la nuit sous les becs de gaz des visages effarés, bouleversés? Ces soirs-là encore, je rencontra Chauvin. Il allait sur les boulevards, de groupe en groupe, pérorait au milieu de la foule silencieuse, plein d'espoir, de bonnes nouvelles, sûr du succès, malgré tout, vous répétant vingt fois de suite que "les cuirassiers blancs de Bismarck avaient été écrasés jusqu'au dernier..."

Chose singulière! Déjà Chauvin ne me semblait plus si ridicule. Je ne croyais pas un mot de ce qu'il disait, mais c'est égal, cela me faisait plaisir de l'entendre. Avec tout son aveuglement, sa folie d'orgueil, son ignorance, on sentait dans ce diable d'homme une force vive et tenace, comme une flamme intérieure qui vous réchauffait le cœur.

Nous en eûmes bien besoin de cette flamme pendant les longs mois de siège, et ce ter-

rible hiver de pain de chien, de viande de cheval. Tous les Parisiens sont là pour le dire: sans Chauvin, Paris n'aurait pas tenu huit jours. Dès le commencement, Trochu disait: "Ils entrèrent quand ils voudront." "Ils n'entrèrent pas," disait Chauvin. Chauvin avait la foi, Trochu ne l'avait pas. Chauvin croyait à tout, lui, il croyait aux plans notariés, à Bazaine, aux sorties; toutes les nuits il entendait le canon de Chanz du côté d'Étampes, les tirailleurs de Faidherbe derrière Enghien, et ce qu'il y a de plus fort, c'est que nous les entendions, nous aussi, tellement l'âme de ce joyeux héros avait fini par se répandre en nous.

Brave Chauvin!

C'est toujours lui qui, le premier, apercevait dans le ciel jaune et bas, rempli de neige, la petite aile blanche des pigeons. Quand Gambetta nous envoyait une de ses cloquentes tarasconnades, c'est Chauvin qui, de sa voix retentissante, la déclamait à la porte des mairies. Par les durs nuits de décembre, quand les longues queues grelottantes se morfondaient devant les boucheries, Chauvin prenait bravement la file; et grâce à lui tous ces affamés trouvaient encore la force de rire, de chanter, de danser des rondes dans la neige...

Le, ton, la, laissez-les passer, les Prussiens dans la Lorraine, entonnait Chauvin, et les galoches claquaient en mesures, et sous les capelines de laine les pauvres figures pâles avaient pour une minute des couleurs de santé. Hélas! tout cela ne servit de rien. Un soir, en passant devant la rue Drouot, je vis la foule anxieuse se presser en silence autour de la mairie, et j'entendis dans ce grand Paris sans voitures, sans lumières, la voix de Chauvin qui se gonflait solennellement: "Nous occupons les hauteurs de Montretout." Huit jours après, c'était la fin.

A partir de ce moment, Chauvin ne m'apparut plus qu'à de longs intervalles. Deux ou trois fois je l'aperçus sur le boulevard, gesticulant, parlant de la revanche, — encore un *rr* à faire vibrer; mais personne ne l'écoutait plus. Paris gandin languissait de retourner à ses plaisirs, Paris ouvrier à ses colères, et le pauvre Chauvin avait beau faire ses grands bras, les groupes, au lieu de se serrer, se dispersaient à son approche. "Général," disaient les uns.

"Mouchard!" disaient les autres... Puis, les jours d'émeute arrivèrent, le drapeau rouge, la Commune, Paris au pouvoir des négres. Chauvin, devenu suspect, ne put plus sortir de chez lui. Pourtant, le fameux jour du déboulonnage, il devait être là, dans un coin de la place Vendôme. On le devinait au milieu de la foule. Les voyous l'insultaient sans le voir.

"Ohé!..." criaient-ils; et lorsque la colonne tomba, des officiers prussiens, qui buvaient du champagne à une fenêtre de l'état-major, levèrent leurs verres en ricanant: "Ah! ah! ah! Mossié Chauvin!"

Jusqu'au 23 mai, Chauvin ne donna plus signe de vie. Blotti au fond d'une cave, le malheureux se désespérait d'entendre les obus français siffler sur les toits de Paris. Un jour enfin, entre deux canonnades, il se hasarda à mettre le pied dehors. La rue était déserte et comme agrandie. D'un côté, la barricade se dressait menaçante avec ses canons et son drapeau rouge, à l'autre bout deux petits chasseurs de Vincennes s'avançaient en rasant le mur, courbés, le fusil en avant: les troupes de Versailles venaient d'entrer dans Paris...

Le cœur de Chauvin bondit: "Vive la France!" cria-t-il en s'élançant au-devant des soldats. Sa voix mourut dans une double fusillade. Par un sinistre malentendu, l'infortuné s'était trouvé pris entre ces deux haïnes qui le tuèrent en se visant. On le vit rouler au milieu de la chaussée décapée, et il resta là, pendant deux jours, les bras étendus, la face inerte.

Ainsi mourut Chauvin, victime de nos guerres civiles. C'était le dernier Français.

ALPHONSE DAUDET.
Contes du lundi.

Lozeau (Albert)

L'Ame solitaire.

Le Miroir des Jours.

Morin (Paul)

Le Paon d'Email.

Nelligan (Emile)

Poésies.

Poisson (Adolphe)

Heures perdues.

Sous les pins.

Roy (J.-H.)

Voix étranges.

B.—HUMOUR (prose et vers).

Bernier (Hector)

Au large de l'Écuil.

Ce que disait la Flamme

Burque (l'abbé F.-X.)

Élévations poétiques.

Chapman (William)

Les Aspirations.

Fleurs de givre.

Demers (Hector)

Les Voix champêtres.

Descarries (Alfred)

Le Sillon.

Fournier (L.-P.)

Jeanne l'Orpheline.

Les Fleurs de la Jeunesse.

Mayrand (Z.)

Souvenirs d'outre-mer.

Gerbes d'automne.

Mousseau (J.-M.-Alfred)

Les Vermoulures.

Mirage.

Tremblay (Jules)

Des mots, des vers.

Tremblay (Rémi)

Vers fidèles.

C.—CRITIQUE ET JOURNALISME.

ab der Halden (Ch.)

Études sur la littérature canadienne-française.

Nouvelles études sur la littérature canadienne-française.

Buies (Arthur)

Chroniques.

La Lanterne (édition originale).

Chapman (William)

Le Lauréat.

Dunn (Oscar)

Dix ans de journalisme.

Gagnon (Alphonse)

Questions d'hier et d'aujourd'hui.

Morin (Paul)

L'Œuvre de H.-W. Longfellow.

Rinfret (Fernand)

Fréchette.

Crémazie.

Roy (L'abbé Camille)

Nos origines littéraires.

Essais sur la littérature canadienne-française.

Nouveaux essais sur la littérature canadienne-française.

Tableau de l'histoire de la littérature canadienne-française.

Sulte (Benjamin)

La situation de la langue française au Canada (1885).

D.—HISTOIRE ET MÉMOIRES.

Bibaud (Maximilien)

Le Panthéon Canadien.

de Bonnefon (J.-C.)

Voyage au Canada.

Bourgeois (Le Fr. Ph.)

L'Histoire du Canada en 200 leçons.

Brunet (Ludovic)

La Province du Canada.

Casgrain (L'abbé)

Faribault et Latérière.

Falardeau et Aubry.

Excursion à l'île aux Coudres.

Pionniers canadiens.

Une paroisse canadienne au XVII^e siècle.

Montcalm et Lévis.

Clapin (S.)

Histoire des États-Unis.

Conan (Laure)

Louis Hébert.

Une Immortelle.

David (L.-O.)

Histoire de Mgr Bourget et de Mgr Ta-

ché.

Souvenirs et biographies.

Sir W. Laurier.

DeCelles (A.-D.)

Lafontaine et son temps.

Cartier et son temps.

Papineau.

Histoire des États-Unis.

Dugas (l'abbé G.)

Un voyage au pays d'en haut.

Légendes du nord-ouest.

Ferland (L'abbé)

Histoire du Canada.

Opusculs.

Faillon (L'abbé)

Histoire de la Nouvelle-France.

Gagnon (Alphonse)

L'Amérique précolombienne.

Gagnon (Ernest)

Choses d'autrefois.

Fort et Château Saint-Louis.

Études archéologiques.

Garneau (F.-X.)

Histoire du Canada.

de Gaspé (P.-A.)

Les Anciens Canadiens.

Mémoires.

Divers.

Gosselin (l'abbé)

L'instruction publique au Canada sous le

régime français.

G.-E. Cartier.

Lavergne (C.-E.)

Turcotte

Le Canada sous l'Union.

Laverdière (C.-E.)

Histoire du Canada.

Marmette (Joseph)

Récits et souvenirs.

Roy (L'abbé Camille)

L'abbé Casgrain.

Salone (Emile)

La colonisation de la Nouvelle-France.

Suite (Benjamin)

Histoire des Canadiens-Français. (1608-1880).

4 fors vol.

Taylor (James P.)

Cardinal points of Canadian History.

E.—QUESTIONS POLITIQUES ET ÉCONOMIQUES.

Arnould (Louis)

Nos amis les Canadiens.

Asselin (Olivier)

Les "Souvenirs politiques" de M. Ch.

Langelier (1909).

The Montreal Grant Enquiry.

La défense navale de l'Empire britannique (1909).

A Quebec View of Canadian Nationalism (1911).

L'immigration belge et française (1913).

Bouchette (Errol)

L'indépendance économique du Canada français.

Bourassa (Henri)

Grande-Bretagne et Canada (1901).

Les Écoles du Nord-Ouest (1905).

Le projet de la loi navale (1910).

Cartier (Sir G.-E.)

Discours (éd. Tassé, 1893).

DesRosiers et Fournet

La race française au Canada.

Laurier (Sir Wilfrid)

Wilfrid Laurier à la tribune, avec une introduction d'Ulric Barthe (1890).

Discours: 1871-1909 (éd. Beauchemin, 1909).

Lefroy

Legislative Power in Canada.

Lionnet (Jean)

Chez les Français du Canada.

Miller (A.)

Terres et peuples du Canada.

Marmande (R. de)

Le cléricisme au Canada.

Mercier (Honoré)

Discours et conférences (éd. Pelland, 1890).

Montpetit (Edouard)

Les survivances françaises au Canada.

de Nevers (Edmond)

L'avenir du peuple canadien-français.

L'âme américaine.

2 vol.

Pelletier (Georges)

L'immigration canadienne (1913).

Le coût de la vie (1914).

Siegfried (André)

Le Canada: les deux races.

Tremblay (Jules)

Le français dans l'Ontario (1913).

Walsh (J. C.)

Mocassin Prints (1912-1913).

—

"Tommy Atkins is NO MORE thought contemptible foe", lisons-nous dans la

Gazette du 25. En d'autres mots, "on ne considère plus le soldat anglais comme un ennemi à dédaigner."

Tiens! tiens! mais on l'a donc déjà considéré comme un ennemi à dédaigner ("a contemptible foe")!

La Gazette ne nous l'avait pas encore dit!

—

On demande à acheter les numéros de l'Action portant les dates suivantes: 25 octobre 1913; 1, 8, 15, 22 et 29 novembre

C.-J. SIMARD,

4791 Sous-Secrétaire de la Province.

—

On demande d'anciens numéros de l'Action

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

1913; 6 et 13 décembre 1913; 7 février 1914.

S'adresser par lettre au directeur de l'Action, Rue Saint-Gabriel, 72.

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

AFIN QUE NUL N'EN IGNORE (1)

WAR FROM A 3-FOOT STOOL

How the ill-bred blusterers of the English Canadian press, through their mighty pen, win the alleged victories of the British army

As the crass ignorance and inborn stupidity of the average English Canadian makes him dependent for his information on the stone-age writers of the Star, the Mail, the Gazette, Beck's Weekly and Johnny Canuck, we deem it elementary charity to show the truth under their nose in their own language. Of course, the readers of L'Action, being of one of the numerous civilized types of mankind, will likewise read and understand. — EDITOR L'ACTION.

Here is part of a "special cable to the Montreal Gazette," published by that paper on the 21st inst.:

Paris, November 20.—

The Temps gives extracts from a letter of a French sergeant, formerly a school-master, showing that, despite their traditions for dashing courage, the French are able to adapt themselves to the warfare in the Aisne trenches. He says:

"At the beginning we were over-excited, waiting only the moment to charge and get shot, and wishing to advance too soon. Now, when attacking, we crawl on our stomachs, hide behind every clump of earth and shoot at enemy without their knowing whence the shots come.

"Yesterday they advanced in heavy columns. We, lying prone, waited until they were quite close and running forward unsuspectingly. Then we fired point blank, and destroyed all of them—several hundred."

Now, under what headings would you suppose the honest, the fair-minded Gazette to have published those lines?

"French as usual are clever people?"

"French as usual are intelligent people?"

No, sir! not at all! Nothing of the sort!

FRENCH ARE ADAPTABLE
Have learned BRITISH method of reserving fire until foe is close at hand

Need I observe that in the French sergeant's letter extracts as reproduced, there does not seem to be anything to disprove the theory that the proverbial intelligence and ready understanding of the French were quick to realize that an entirely new system of warfare required a new method of fighting.—To nobody who knows anything in whichever part of the world, you may consider the claim would appear new that the French soldier is, to an unusual degree, accustomed to do a good deal of this own thinking and to adapt himself to circumstances; but the matchless profundity and characteristic "fairness" of the Gazette's fudist permit him to see further and deeper, and, under his unerring pen, the French soldier becomes a mere copy of Tommy Atkins.—Et nunc erudimini.

It must be said though that Tommy Atkins—good and brave boy that he is—should not be held responsible for the Gazette writer's ludicrous conceit.—This is the English Canadian way, don't you know.

In an editorial article headed: "A CHANGED FRANCE", which appeared in the Journal of Commerce towards the end of last month, it was remarked, with surprise of course, that the French army in this war fought courageously, but,—it was magnanimously explained,—this never-known-before phenomenon could safely be ascribed to the fact that the French soldier knew well that the British troops, fighting on their side, were under the command of such great generals as French, Smith-Dorrien and "above all Kitchener, the master-mind." So the French soldier's bravery and self-confidence, being nicely analyzed and labelled, what would have been the use of making even so much as a mention of the French General Staff? — Does not everybody know, besides, that France's military history began, just began, in the first days of August last; that never before was a French army seen on any battlefield; that France, in brief, at no time throughout the centuries, had any military leaders whose merits could stand successfully the highly authoritative criticism of the Journal of Commerce's wind-bag? — No sincere lover and admirer of France's wonderful history and past achievements could afford to contemplate with calm what would happen even to the glory of the great Revolutionary leaders and of Napoleon himself, if the supreme judge,

(1) Il arrive assez fréquemment que certains de nos lecteurs, soit distraction soit pour d'autres raisons, manquent de se procurer l'Action le samedi. D'autres fois encore il arrive que, leur marchand habituel ayant épuisé sa provision, ils ne peuvent, malgré toute leur bonne volonté, mettre la main sur un exemplaire de ce précieux journal. C'est à l'intention de ces lecteurs que nous reproduisons désormais ici, sous la rubrique ci-dessus, un ou deux des articles, tirés du numéro précédent, que nous aurions particulièrement désiré pouvoir mettre sous leurs yeux.

who condescends to the imparting of true knowledge to benighted leaders, from the three footed stool of an editorial office, would suddenly decide to show how it occurred that the French army won quite a number of great victories.—He might say, for instance, that if he had been born and had chance to be anywhere around the "blamed" battlefields he certainly would have given things quite another turn. These English Canadian journalistic heroes are such an irresistible phalanx, especially when they have been able to put in their tea the required number of sugar lumps. Pierce "cubs of the old Lion", they are positively terrible and their advertising campaigns would smash all the European Armies combined. For the good of the world and the future of the human race, let us hope the awful clash will forever be averted!

Coming back to serious talk, it should be admitted at once by any fair-minded person that Kitchener cannot possibly be held to blame for the ridiculous vagaries and asinine claims put forward by the Montreal English journalists. Kitchener is far too good a soldier himself to be unaware of the fact that, of all the military staffs in Europe, the English staff was certainly the least prepared to the handling of armies numbering millions of men. The reasons for this are too evident to call for a detailed statement but if, manifest as these reasons are, they are still too subtle for the English Canadian mind to grasp them, no anger but simply amused contempt should be felt by those who think sanely about the matter. It should be understood also that, even though the English Canadian press agent of the British army in the field were able to look at these things under the correct angle of vision, his vain, bombastic and blustering nature would command him to "shoot hot air" just the same. He simply cannot help it; he must bluster or choke, because the whole scheme of life for him, as for his American prototype, is based on pretense. He fools or tries to fool everybody and especially England as may be, later on, demonstrated in the course of this writing. Mediocrity and small people possess that particular kind of cheap, despicable cunning which keeps them on a constant alert for the credit of strong deeds when, instead of deeds, there were only words. As to me, without claiming to have an exceptionally developed sense of humour, I cannot help laughing heartily when I hear an English Canadian, reader of Montreal English fantastic-journalistic literature, opine loudly for General Joffre's merits, considering that Kitchener "accepted him as commander-in-chief". Of course Kitchener finds it natural that General Joffre should be commander-in-chief and France and the whole world find it so too; but this is only because the whole world is not English Canadian, that's all.

Why is it that nobody thought of Major General Sir Sam Hughes, that is what very few outside of the English Canadian world will understand. Sam Hughes, mighty warrior and superlative product of blustering English Canada, was recently invited, while in Europe, to cross over to Northern France, but he energetically declined. Well so many shells are flying around there just now and who can ever tell what might happen sometimes? Sam Hughes is a true English Canadian, a "sturdy cub of the old Lion", a far seeing chap.

An alleged conversation between Lord Kitchener and a curious person was recently reported by an English Canadian paper. The curious one wanted to know why it took so long for England to prepare an army for the field while other nations could do it in 8 or 10 weeks. Lord Kitchener was made to answer modestly: "Well, you see, other countries count on numbers, while we count on quality. We send thus better men to the front." This, of course, sounds very nice to the ears of the "Old Lion's heroic cubs" and the fact that it's not true—either in words or in fact—does not matter in the least. Such language in Lord Kitchener's mouth, besides being ridiculous, would naturally imply a gratuitous insult to the men of France, Belgium and Russia. Lord Kitchener is too much of a soldier and a gentleman to be even guilty of so ludicrous an utterance. He certainly knows better. I wonder how many English Canadian journalistic brag-

gards there are who ever knew that Kitchener began his military career as an officer in the French army, to which he would undoubtedly belong to-day if, at the close of the Franco-German war in which he fought under General Chanzy's command, he had been allowed to keep the rank he had been given while hostilities were on. Deemed too young for that rank, when peace was concluded, he was returned to a lower status and it was then that, at the end of his engagement, he resigned. If there is a man who knows the fighting abilities of the French soldier, that man is certainly Kitchener and it takes an English Canadian wind-bag to make him speak like an ill-bred blusterer. The fine military personality that Kitchener is cannot be blamed for English Canadian "hot air".

The celebrated military critic who writes in John Canuck in such a style as to make him appear more fit for driving beer-waggons or cleaning stables than for an editorial office, must, of course, be bowed to as an infallible authority when he declares the British retreat from Mons "unequaled in history". It is quite safe to assume that a man like him will never enlist in any army, if war is going on, unless he is positively assured that he will constantly remain at least 50 miles distant from the firing line. Men of small or no deeds at all are, without any exception, men of big words and in "heroic" verbosity they generally know no limit. We must admit a priori that our "Johnny" Canuck friend has his history on his coarse finger tips from the very day Adam and Eve were chased from the leafy garden. He has carefully studied, analyzed, weighed, measured, probed, fathomed every single episode of the human race's history, and that is why he is entitled to make statements absolute, sweeping, final. It is also evident that, in his uncount, insulting, gross and ignorant way, he has a strong predilection for shooting—although it must be said that, having remained a little too far from the firing line, he is reduced to "shooting gas". He shoots gas in great volume however and, thanks to the numberless legions of these defenders, the British Empire will be saved all right. Lord Roberts died and he too, by the way, had written something of the famous retreat from Mons. He, however, being only a true warrior and a man of deeds, wrote in more measured terms than the Johnny Canuck hero did. His opinion, though eulogistic of course, implied no boundless knowledge and specially no impertinence to the rest of the human race. It may be surmised that Lord Roberts, while naturally proud of what the English army had done, realized that just consideration had to be given to the fact that, parallel to the British retreat, another retreat—far greater—had been masterfully conducted from Charleroi and the line of Sambre et Meuse down to the line of offensive from Meaux to Verdun. This, the experienced soldier that Lord Roberts was, of course knew and understood. He naturally expressed himself like a gentleman; he realized that if no task whatever was to have been performed by the British expeditionary force it would have been no use to place it in the field. But to understand these things, to appreciate them intelligently and refer to them in the language of the well-bred is more than may be expected from the swaggering, bombastic scribblers of the English Canadian Press. The French army may have in its ranks many "frog-eating cook's sons", but the Johnny Canuck paladin may rest assured that for devotion to country, courage on the field of battle, gentlemanly and chivalrous behaviour towards friend or foe, he undoubtedly would find it hard to establish his right to the honour of being among them.

For the first time since the war began, France broke her silence—certainly the most remarkable silence in military annals and the most irrefutable proof that French heroism can be at once most sublime and deeply modest; that it is of the genuine brand and not newspaper-made that, in brief, it can reach the furthest limits of human abnegation and self-sacrifice without the drums and trumpets of advertising. — That statement of the "Bulletin of the Armies" came at last to set matters straight and to prove—what all people of good sense, even here, understood right along, but what the English Press did its best and succeeded in making this country's public ignore completely,—that the French army is doing the greatest part of the dramatic and historic work.

There is probably no section of the human family which is so far removed from relative illiteracy and at the same time so densely ignorant as the English speaking world. This comes partly from the universally admitted fact that the English intellect is the laziest, slowest and vainest of all intellects. The English is by its very nature incompatible with critical thinking. It takes everything for granted and admits the flimsiest claims provided these claims are self-flattering. The Anglo-Saxon, so-called, gives himself so many bouquets and so gravely admits his own superiority that nobody needs help him in this all-important task.

He is his own and very efficient advertiser. Yet a very marked difference in this respect exists to-day between the people of Old England and Colonials. The truest and noisiest braggards are in the Colonies—chiefly because, in the Colonies, words, big words and words alone, have long ago begun and continued to act as substitutes for deeds. The shallow, unprincipled, bombastic newspaper—the only kind in existence here—is of course responsible for this. The average English speaking citizen knows nothing and cares nothing about knowledge. The only source of knowledge for him is the newspaper and the newspaper supplies to him the intellectual food it knows he will like best. And so it is that there is not, at this hour, a single community in Canada where everybody is not fully convinced, cocksure as they say, that the only army which made front to the Germans when they were trying "to hack their way to Paris", was the British army. There were eight hundred thousand French troops covering 9/10 of the immense and moving battle-front—from lower Marne to upper Meuse—the enormous Paris army, under General Gallieni's command, was there ready to pounce upon the German right wing right under the walls of Paris, and these together with the smashing of the German center by the French center, were of course the chief, rather only causes of the German retreat, but with his big mouth the English Canadian ignoramus says and will forever say: "The English army saved Paris". The English Canadian papers did the trick all right; for them "fair play" and "truth" are fine things to babble about, but only when they cannot offend Anglo-Saxon vanity. They would fake the Bible and the Gospels to make them give forth advertising messages for the eternal boosting of their "case". They have once for all assumed that life is an all-pervading comedy and their intelligence, though of a low order, is keen enough to understand that no profitable comedy can ever be built on "fair play" and "truth".

For weeks on end we have been deluged with reports of British exploits at Ypres. For weeks we were made to understand that this "most important position, the key to the whole campaign, 'boldly thrust, like a wedge, into the 'enemy's lines', had been gained and was occupied by British soldiers exclusively. The French report came to apprise us, on the contrary, that Ypres was won and is occupied by FOUR French army corps and only ONE English corps which is moreover ENCIRCLED by the French forces. This is clear enough it would seem; perhaps it is too clear to suit English Canadian newspaper writers. Not a single mention of this was made by them and they will, of course, continue to advertise the fiction that the "key to the whole Western campaign" is held by the British. We may also expect a blizzard of wonderful news intended to counteract the effect of the French report or throw it altogether into oblivion.

A STUDENT.

Comme quoi, encore une fois, tous les Anglais ne sont pas des "hogs"

Un rédacteur du Times, de London, écrit:

Parmi toutes les tristesses de cette guerre se cache pourtant une joie: le lien qui nous unit maintenant aux Français. Jamais deux nations n'ont connues d'ans si étroit. Il y eut des jours où, durant la rapide marche en avant des Allemands, nous craignions que les armées françaises ne fussent par trop inférieures à leurs adversaires, où nous croyions que l'Allemagne ne serait battue que sur mer et sur sa frontière orientale, et qu'après la guerre la France ne subsisterait en tant que puissance que grâce à l'aide de ses alliés. D'avoir en cette peur, nous devons maintenant lui demander pardon. Si, en dépit de la victoire finale, la France avait perdu sa haute situation parmi les nations, nous aurions senti que cette victoire même était une défaite irréparable pour le monde. Et maintenant, si nous pouvons parler librement de cette crainte, si peu fondée qu'elle fut, cela révèle mieux que tout la nature de l'amitié qui existe entre la France et l'Angleterre.

Car derrière nos luttes et en dépit des différences de caractère, il y eut toujours entre nous une certaine compréhension, qui se manifesta dans les courtoisies de Fontenoy et dans cent autres batailles. Quand sir Philip Sidney parlait de la France comme de "notre douce ennemie", il trouvait la formule qui exprima le sentiment anglais pour les siècles passés et à venir. Nous nous sommes battus longtemps, mais c'était comme un homme et une femme qui savent qu'un jour leur amour sera le plus fort et qui s'en veulent seulement l'un et l'autre de retarder le jour heureux de l'aveu. Nous nous trouvons ridicules, et pourtant, nous savions la fausseté de nos jugements. Nous disions que les Français étaient frivoles, et ils disaient que nous étions sinistres. Maintenant ils voient la gaieté de nos soldats, et nous, nous admirons le sérieux profond de la France dans cette crise de sa destinée. De toutes les nations qui prennent part à cette guerre, elle est la seule qui combatte sans l'aide de l'illusion de la gloire et du romantisme. Pour elle, l'invasion allemande est comme une maladie: s'en défaire est une nécessité de son existence; et pour s'en débarrasser, elle montre un courage semblable à celui

des docteurs et des infirmiers, ce courage qui est si loin de l'instinct animal. Dans la France de nos jours, il n'y a plus aucune trace des espoirs passionnés des guerres révolutionnaires; 1870 se dresse devant elle; elle a appris mieux que toute autre nation en Europe la grande leçon de la défaite; qu'on ne peut pas mélanger les rêves concrets et les rêves idéologiques; elle a dépassé le stade des illusions, et pourtant son courage est aussi haut que si elle était enivree de toutes les chimères qui bercent la Germanie.

ET C'EST POURQUOI NOUS L'ADMIRONS COMME JAMAIS NOUS N'AVONS ADMIRÉ UN PEUPLE.

Nous aussi, nous sommes vieux et expérimentés, nous rêvons, nous poursuivons de grands et dangereux rêves; mais nous n'avons pas été mis à l'épreuve comme les Français, nous ne savons pas si nous serions capables de supporter ce qu'ils ont enduré. Ce n'est pas seulement parce qu'ils ont survécu et conservé leurs forces, c'est parce qu'ils ont une force neuve, semblable à celle que nous voyons chez les femmes très belles qui ont eu de grandes tristesses, qui ont survécu aux triomphes et aux passions de leur jeunesse, qui sourient à où autrefois elles rient; et pourtant elles sont plus belles que jamais, et elles semblent vivre non pas seulement pour elles, mais pour tous. Nous sentons en effet que la France, à l'heure actuelle, ne combat pas uniquement pour son propre honneur, et pour son beau territoire, encore moins pour un triomphe sur un rival arrogant; mais bien pour ce qu'elle signifie dans le monde.

Chaque rédacteur n'est responsable que de ses propres articles.

D'aucuns se sont peut-être imaginé que les rédacteurs de l'Action vivent d'amour et d'eau fraîche. Rien n'est plus faux. Ils travaillent pour gagner leur vie. Quand ils n'ont pas autre chose à faire, ils rédigent des discours ou des mémoires pour les autres, font de la traduction ou préparent des annonces moyennant finances. Leur tarif est élevé, mais leur travail est irréprochable. Avez-vous besoin d'eux?—S'adresser rue Saint-Gabriel, 72.—Téléphone: Main 5356

Chaque rédacteur n'est responsable que de ses propres articles.

D'aucuns se sont peut-être imaginé que les rédacteurs de l'Action vivent d'amour et d'eau fraîche. Rien n'est plus faux. Ils travaillent pour gagner leur vie. Quand ils n'ont pas autre chose à faire, ils rédigent des discours ou des mémoires pour les autres, font de la traduction ou préparent des annonces moyennant finances. Leur tarif est élevé, mais leur travail est irréprochable. Avez-vous besoin d'eux?—S'adresser rue Saint-Gabriel, 72.—Téléphone: Main 5356

Avis est donné au public que, en vertu de la loi des compagnies de Québec, il a été accordé, par le lieutenant-gouverneur de la Province de Québec, des lettres patentes, en date du vingt-cinq juillet 1914, constituant en corporation M.M. Philorum Bonhomme, gérant d'assurances, Jean-Baptiste Bonhomme, marchand, Joseph Boulianne, voiturier, Joseph-Eugène Bernier, comptable, et Napoléon Bonhomme, agent, de la cité de Montréal, dans les buts suivants:

Établir et maintenir dans la cité de Montréal avec succursales ailleurs dans la province de Québec, un club social, dans un but de récréation, d'amusement, par la chasse et la pêche et aux fins de procurer aux membres du club un lieu de réunion et de divertissement;

Acheter, louer ou autrement acquérir et maintenir des immeubles, terrains, bâtisses dans la cité de Montréal et partout ailleurs dans la province de Québec où le club aura des succursales, pour obtenir les fins ci-dessus;

Acquérir, accepter, louer, échanger et vendre des meubles et des immeubles qui peuvent devenir nécessaires à la compagnie pour atteindre ces fins;

Hypothéquer les immeubles qui appartiendront à la compagnie;

Tenir dans l'établissement du club, au siège social et dans les succursales du club, une bibliothèque, salle de billard, pool et exploiter des jeux de lawn-tennis, quilles et différents autres jeux, pour la distraction de ses membres;

Donner des repas et procurer le logement aux membres du club;

Obtenir et exploiter une ou deux licences, pour la vente des liqueurs spiritueuses aux membres du club, dans les bâtisses de la compagnie, sujet cependant aux dispositions de la loi des licences de la province de Québec;

Faire des règlements concernant la régie interne de la compagnie et faire toutes autres choses qui peuvent être nécessaires à la compagnie pour atteindre les objets ci-dessus ou aucun d'eux qui pourrout en découler, sous le nom de "Club du Palais, Limitée", avec un fonds social de quatre-vingt-dix-neuf mille dollars (\$99,000.00), divisé en neuf cent quatre-vingt-dix (990) actions de cent dollars (\$100.00) chacune.

La principale place d'affaires de la corporation sera dans la cité de Montréal. Daté du bureau du Secrétaire de la Province, ce vingt-cinquième jour de juillet 1914.

C.-J. SIMARD,
Sous-secrétaire de la Province.
MAXIME RAYMOND,
Avocat,
Procureur des Requérants.

Public Palace Limited

Avis est donné au public que, en vertu de la loi des compagnies de Québec, il a été accordé par le lieutenant-gouverneur de la Province de Québec des lettres patentes, en date du 2 octobre 1914, constituant en corporation M.M. Henri Lauzon, restaurateur, Montréal; Napoléon Leclair, marchand-tailleur, Saint-Jérôme; Joseph Leclair, voiturier, Saint-Jérôme; Edouard Leclair, commis de bar, Montréal; Dame Bernadette Lauzon, femme mariée, Montréal,—dans les buts suivants:

Exercer en général et dans toutes les branches le commerce d'hôteliers et de restaurateurs, et faire toutes autres affaires qui peuvent être conduites en rapport avec tel commerce, tel que les affaires de propriétaires de places pour le cirage des chaussures, salons de barbiers, salles de billard et de pool, dépôts de journaux et de publications périodiques, magasins de cigares, cigarettes, tabacs, huiles, salle à manger, et aussi exercer le commerce de marchands, commerçants et importateurs en gros et en détail;

Acquérir par achat comme un commerce en opération et exercer le commerce de restaurateur maintenant exercé dans la cité de Montréal sous le nom de "H. Lauzon, 545, rue Craig-Est", avec son installation, ses meubles, fonds de commerce, licence, clientèle et tous autres biens mobiliers en général et les payer en argent ou en obligations ou en actions acquittées de la compagnie;

Acquérir par achat, échange, bail ou autrement de toute personne, société ou compagnie comme un commerce en opération ou autrement et exercer tout commerce d'hôtel ou de restaurateur avec ou sans les terrains et les bâtisses servant ou destinés à leurs exploitations et leurs installations, meubles et autres biens en général et les payer en argent, en obligations ou en actions acquittées de la compagnie;

Acheter ou autrement acquérir et posséder par bail, ou autrement, toute propriété immobilière qui peut être nécessaire aux objets pour lesquels cette compagnie est incorporée, et payer telle acquisition ou détention en argent, en actions ou en obligations acquittées de la compagnie;

Vendre, échanger, louer toutes ou aucunes de ces propriétés mobilières ou immobilières, en disposer ou en faire le commerce autrement et emprunter de l'argent sur la garantie d'iceles;

Construire, maintenir et exploiter, sur tous terrains acquis ou détenus par la compagnie, des hôtels, restaurants et toutes autres bâtisses qui peuvent être nécessaires pour la mise en opération des susdites entreprises;

Acheter, acquérir, posséder et vendre, céder et transporter des actions, débentures et autres valeurs de toute autre compagnie ou corporation engagées dans le commerce que cette compagnie est autorisée à exercer ou faisant toutes affaires pouvant être conduites pour le bénéfice de cette compagnie;

Faire et exécuter tous les autres actes et choses qui peuvent être utiles ou paraître avantageux pour mener à bonne fin aucun des susdits objets non contraire aux lois et règlements de la vente des liqueurs enivrantes sous le nom de "Public Palace Limited", avec un capital social de vingt mille piastres (\$20,000.00), divisé en deux cents (200) actions de cent piastres (\$100.00) chacune.

La principale place d'affaires de la corporation sera la cité de Montréal. Daté au bureau du secrétaire de la province, ce deuxième jour d'octobre 1914.

C.-J. SIMARD,
Sous-secrétaire de la province.

Dr L. NOLIN TRUDEAU

CHIRURGIEN - DENTISTE

389 rue Saint-Denis

Téléphone: Est 3616

De 9 h. à 5 h. tous les jours, et les mardis, mercredis et vendredis, de 7 h. à 9 h. du soir.

LE BOULEVARD PIE IX

Pour acheter un lot du Boulevard, il ne faut déboursier aujourd'hui que le cinquième du prix — 20%. — La balance ne sera exigible que dans cinq ans. L'augmentation en valeur, d'ici là, sera si considérable, que le lot seul pourra garantir un emprunt suffisant pour payer la balance.

Il serait à propos pour celui qui a quelques dollars à placer de voir un de nos agents ou de venir à nos bureaux.

BEAUDIN CORPORATION Limited

SUITE 715 — POWER BLDG — ANNEX.

Main 4308.

Bureau de Maisonneuve:—Edifice de la Banque Molson.

COIN ONTARIO ET LA SALLE.

LaSalle 1727.

POUR LES ALLEMANDS

Pour nous prouver que nous exagérons la valeur de la culture allemande, M. Ferdinand Paradis nous cite aujourd'hui l'opinion de M. Pierre Lasserre. A l'opinion de M. Pierre Lasserre, estimable critique de troisième ordre, nous nous contentons de répondre, dans une autre colonne, par l'opinion d'Hippolyte Taine.

Dans tout autre pays que la province de Québec, fût-ce la Chine ou le Japon, sans doute pourrait-on se dispenser, parlant à des gens soi-disant instruits, d'expliquer ce que c'est qu'Hippolyte Taine. Mais chez nous, chez nous où toute la science du meilleur médecin ou du meilleur avocat se borne EXCLUSIVEMENT à un certain nombre de "recettes" médicales ou légales, il n'en va pas de même... Chez nous, il est parait-il d'abord nécessaire, indispensable, dès que l'on parle de Taine, de bien préciser quel homme ce fut que Taine, et qu'aux yeux, non seulement d'un Brunetière, mais encore de toute la haute critique européenne, Taine est reconnu, unanimement, comme le plus grand cerveau du XIXe siècle.

Or, Hippolyte Taine — Henri Taine, comme l'appelle un avocat distingué de Montréal que notre ami Héroux, pourtant si mesuré d'ordinaire, a déjà qualifié, comme l'aurait fait Charlie Robillard, d'avocat "éminent" — Hippolyte Taine, contrairement à M. Henri Lasserre, croit, lui, qu'il ne s'est jamais vu dans le monde, depuis trois cents ans, rien de comparable à la "forme de pensée" allemande, et non seulement cela, mais encore que, sans cette "forme de pensée", donnée au monde par l'Allemagne, le monde n'aurait jamais connu, non seulement un Goethe, un Fichte, un Schopenhauer, un Nietzsche, mais encore ni un Renan, ni un Pasteur, ni un Branly, ni un Carrel...

Car — et ceci, évidemment, ne surprendrait nullement un homme de France, un homme de ce pays où l'on enseigne, depuis des années, dans les manuels de géographie, que l'Allemagne est "la nation la plus puissante et la plus CULTIVÉE de l'univers" (textuel), mais ceci néanmoins pourra surprendre les gens de la province de Québec — car l'Allemagne, au point de vue intellectuel, c'est le peuple à qui nous devons TOUT. C'est le peuple à qui nous devons tout, et, à moins d'être des barbares complets, il faut, nous qui, quoi qu'on en dise, ne sommes pas en guerre, il faut que nous le reconnaissons. Sans l'Allemagne, il n'y aurait pas dans le monde, — même en France, — un savant qui travaillât comme il le fait; il n'y aurait pas un écrivain qui écrivit comme il écrit; il n'y aurait même pas un artiste qui peignît ou qui sculptât comme il le fait. Sans l'Allemagne, il n'y aurait pas dans le monde une ville moderne bâtie comme elle l'est; il n'y aurait pas une usine installée comme elle l'est. Et tout le progrès moderne, et toute la vie moderne, intellectuellement et matériellement, nous viennent — pour nous servir du mot de Taine — nous viennent de la "forme de pensée" allemande.

Sans doute toutes ces choses paraîtront-elles excessives, exagérées, extravagantes même, aux Canadiens-Français, c'est-à-dire, mon cher Paradis, au plus grand peuple d'ignorants qu'il y ait sur la terre avant les Canadiens-Anglais. Sans doute... Elles paraîtraient simplement banales en tout pays civilisé. Mais, je vous le demande un peu, qu'est-ce que cela peut cependant bien nous faire, à vous comme à moi?

Après cela, sans doute me direz-vous une fois de plus — d'accord hélas en cela avec Charlie Robillard et avec Trefflé — que les Allemands sont cruels à la guerre. Me permettez-vous de vous le demander: Qu'en savez-vous mon cher ami? Qu'en savez-vous de plus que ce que nous ont dit les journaux, soit canadiens, soit anglais, soit français? Et quel état pouvez-vous, présentement, faire des racontars des journaux, français comme anglais, anglais comme canadiens?

Qu'il y ait eu, sans doute, des cruautés de commises, des mains d'enfants coupées, des seins de femmes coupés, je n'en disconviens pas. Cela se peut. Mais dans quelle guerre des faits de ce genre, exceptionnellement, ne se sont-ils pas vus? Mais oseriez-vous vraiment tenir responsable de tels faits, un sage comme vous, un philosophe comme vous, toute une grande nation? Je vous le demande un peu.

Vous m'objecterez peut-être, comme d'autres l'ont fait, que ces faits sont, non pas "exceptionnels", mais bien le résultat d'un "système", d'une "politique établie". A quoi je répondrai:

M. Henri Lichtenberg, qui a lui-même un frère officier dans l'armée, déclarait dernièrement, lors de son passage à Montréal, à mon ami Gonz. Desautels, que les blessés français guérissent avec une merveilleuse rapidité, "à cause, disait-il, de la balle allemande, si hygiénique et si proprement construite." Il n'est pas de jour, vous le savez du reste très bien, qu'on ne trouve pareil aveu dans les meilleurs journaux français. Et maintenant je vous le demande: Croirez-vous un seul instant que des gens capables — non pas exceptionnellement et comme cela peut arriver à toute armée, mais par "système", par "politique établie" — de couper les seins aux femmes et les bras aux enfants, croirez-vous franchement que de tels gens ne se serviraient pas aussi bien, dans la bataille, de balles explosives, de balles dum-dum, tout comme les Anglais l'ont fait durant la guerre sud-africaine?

Une dernière réflexion:

Vous savez comme moi, pour l'avoir lu partout, que les Français passent aujourd'hui, en Allemagne, pour mutiler affreusement leurs prisonniers et, par exemple, "leur couper les poignets". Vous savez aussi, du moins nous pouvons raisonnablement croire, que cela n'est pas vrai. Alors, pourquoi, quand nous ne croyons pas les journaux allemands, et à moins de nous laisser emporter par le préjugé, pourquoi croirions-nous davantage, sur tout ce qui a trait à la guerre, les journaux français?

Si l'Action était journal français, il mentirait comme tous les journaux français. Car en temps de guerre est-il plus impérieux devoir pour un journal que de mentir pour soutenir l'opinion? Et qu'advierait-il demain de la France si, même disant la vérité, le Temps et l'Echo de Paris reconnaissent que les Allemands, dans certaines circonstances — même exceptionnelle, — se sont conduits de façon magnanime et chevaleresque. Qu'advierait-il de la France?

Je vous soumetts, mon cher Paradis, ces quelques réflexions en grand hâte, ayant reçu trop tard votre écrit pour y répondre plus complètement. Espérant qu'elles contribueront à modifier en quelque sorte, à l'égard de ces "maudits Allemands", la haine immense que vous semblez leur porter (n'avez-vous même pas été jusqu'à les comparer aux Anglais?), j'ai bien l'honneur de me soumettre, etc.

JULES FOURNIER.

Pangermanisme et panslavisme

(Suite de la 1ère page)

réée de la Belgique et l'action de la marine anglaise n'eussent fait avorter ses plans de campagne.

Impérialisme allemand contre impérialisme russe, — pangermanisme contre panslavisme, — voilà la racine du conflit actuel. Les responsabilités se partagent; et la Russie peut en prendre sa large part.

A ceux qui ne veulent pas admettre l'existence du slavisme et les dangers qu'il a présentés et qu'il présente encore pour l'équilibre européen, il faut dire qu'ils ignorent la plus grande partie de l'histoire du XIXe siècle. — Le panslavisme? Mais c'est de là qu'est née la question d'Orient, laquelle agita toute l'Europe depuis 1830... A partir de ce temps, étendre sa domination en Orient, et surtout posséder Constantinople, fut le but de la Russie; ce but une fois atteint, il se trouverait que l'union de la grande famille slave serait faite: une seule race, une même religion slave et orthodoxe pourraient alors mener le monde. Car, il faut le noter après Napoléon I, "Constantinople, c'est l'empire du monde", cette ville donnant à son possesseur une situation prépondérante en Europe.

C'est pourquoi la France et l'Angleterre (oui, notez-le bien) firent tout, il y a soixante ans, pour empêcher la Russie de réaliser son rêve: C'est la raison de la guerre de Crimée ou de Sébastopol, faite à la Russie par nos mères-patries et à la Turquie. Cela marque une étape dans l'histoire du mouvement slave: c'est un premier échec.

Le second effort du panslavisme aboutit encore à un échec, en 1878. Cette fois, c'est l'Allemagne, déjà forte, qui, secondée par toute l'Europe et dirigée par Bismarck, fait perdre à la Russie tout le fruit de sa victoire sur la Turquie. Et c'est le traité de Berlin qui donna à l'Autriche l'administration de la Bosnie et de l'Herzégovine, provinces slaves. Depuis ce temps, c'est la lutte sourde, mais nette, entre le pangermanisme et le panslavisme. L'histoire des responsabilités de la présente guerre remonte au traité de Berlin! — Cette date marqua le second échec du panslavisme, elle ne marqua pas sa mort. Car, à voir agir le sentiment slave en Galicie, en Pologne même, en Serbie, et jusqu'à Jérusalem, il est un peu dur de douter de son existence et de sa vitalité.

— Mais, me dira-t-on, il n'est plus à craindre: voyez la France et l'Angleterre en ce moment alliées aux Russes...

— Je vous réponds: La France, l'Angleterre et la Russie se servent les uns des autres contre leur commune ennemie, l'Allemagne. Et puis, le jeu des alliances est un jeu d'intérêts; quand les alliances ne servent de rien, on se dispense d'en conclure.

D'ailleurs, voici l'opinion même de l'Action Sociale (mercredi, 6 août 1914). Lisez: "La perspective (pour l'Angleterre) d'avoir en face d'elle, de l'autre côté du détroit, une rivale puissante dont elle a déjà eu trop d'occasions de mesurer l'ambition lui a fait oublier le danger, plus éloigné, de voir la Russie s'étendre du côté de l'Orient."

Le danger russe est plus éloigné? Certes, mais c'est donc qu'il existe! Et Bourassa n'avait pas une si folle idée quand il disait que, probablement, après cette guerre, on verrait l'Angleterre et la France se joindre aux débris de l'Allemagne pour repousser et abattre les ambitions russes. — On l'a traité de tête-chaude: Bourassa connaît l'histoire, et trop de gens l'ignorent.

La France et l'Angleterre contre la Russie! Cela s'est vu deux fois. — Maintenant c'est l'Allemagne qui est plus dangereuse. Quand le pangermanisme aura été vaincu, si la Russie, pour la troisième fois, menace l'équilibre européen, pourquoi ne verrait-on pas une troisième ligue contre le slavisme?

Actuellement la Russie veut occuper l'Asie Mineure: l'invasion est commencée sur

ce point. On en verra de belles quand il sera temps de faire le partage du butin après la victoire...

Et qui sait si l'Angleterre et la France ne devront pas se battre pour empêcher la Russie de trop accaparer en Orient?...

Si ceux qui ne veulent pas reconnaître à l'Allemagne sa grande part des responsabilités de la guerre présente, sont des imbéciles — et il n'est que juste de le dire, — il n'en est pas moins vrai que ceux qui veulent nous leurrer sur le désintéressement des Russes sont, eux aussi, de francs imbéciles et, par-dessus le marché, de triple ignorants.

LUCIUS.

Du Progrès du Golfe.

Faits divers

Voici, pris tout à fait au hasard, à la place où figurent d'ordinaire, dans nos journaux canadiens, les annonces de Décès, un fait-divers publié l'autre semaine par le Matin de Paris:

TOMBES AU CHAMP D'HONNEUR:

Le soldat Jean Graeff, fils d'un commandant d'artillerie en retraite, domicilié à Versailles, a succombé avant-hier à l'hôpital de Lyon.

M. Pierre Virant, sergent au 119e d'infanterie, blessé mortellement au combat de Guise, est mort le 4 septembre à l'hôpital de Juvisy.

Ont été tués à l'ennemi: M. André Lescoffs, sergent au 155e d'infanterie; le lieutenant-colonel Montreuil, commandant le 3e régiment d'infanterie coloniale; M. Henri Guéneau de Mussy, petit-fils du général Stér de Rivière; le lieutenant-colonel Grumont, sous-lieutenant militaire; les commandants A. de La Selve, du 222e d'infanterie; Grusen, du 40e d'infanterie; les capitaines Mane Poignon, du 3e zouaves; Amiguet, du 30e d'infanterie; Avril, du 99e d'infanterie; Juliet, du 23e d'infanterie; Eugène Bombs de Villars, de l'état-major; les lieutenants et sous-lieutenants Blavette, du 102e d'infanterie; Nicolas, du 121e d'infanterie; Heurre, du 48e d'infanterie; Killmann, du 115e d'infanterie; Henri Desarmien, des chasseurs à cheval; Chiozzi, de l'artillerie; Borson, du 97e d'infanterie; Alain Banfat, du 8e dragons; Louis Bastoul, du 361e d'infanterie; Roger Desfrenais, du 130e d'infanterie; l'abbé Fumini, lieutenant porte-drapeau du 223e d'infanterie; les abbés Torquebiau et Finot; l'abbé Félix Helleriteau, caporal au 64e d'infanterie; l'abbé Guigne, de la compagnie de Jésus; l'abbé Gayon, sergent au 18e d'infanterie.

Armés les blessés:

Le général d'Albousquet, en traitement à Montpellier; le colonel Thionville, commandant le 36e d'artillerie à Moulins.

Que dites-vous de cette simple note, publiée sous un titre minuscule, en un coin écarté de journal?

Or, songez que, des notes de cette sorte, il en paraît chaque jour par centaines, de ce temps-ci, dans les journaux de France.

Et vous, vous étonnez après cela, si vous le pouvez, de voir que les Français se passionnent pour la guerre...

NOS SOLDATS EN EUROPE

Dans le but de faciliter l'envoi de cadeaux individuels de cigarettes et de tabac à nos soldats canadiens qui sont en Angleterre, ou sur le champ de bataille, à Noël et au Jour de l'An, l'Imperial Tobacco Company of Canada Limited, a spécialement préparé Deux Paquets Spéciaux.

Un contenant 100 CIGARETTES SWEET CAPORAL et l'autre deux blagues en canevas de Tabac à Fumer OLD CHUM.

Ces paquets sont prêts à être expédiés et ce sont de splendides cadeaux individuels pour vos soldats-amis qui sont en Europe, pour la Noël et le Nouvel An.

Le paquet contenant les CIGARETTES SWEET CAPORAL vous coûtera un dollar et le paquet contenant le TABAC OLD CHUM vous coûtera 50c. Pas de frais encourus pour le paquetage et l'enveloppement, l'Imperial Tobacco Company of Canada, Limited, se charge de ces frais.

Vous pouvez acheter ces deux paquetages spéciaux chez votre marchand de tabac, mais si par hasard, il était difficile de vous en procurer, veuillez écrire au

Département d'Exportation.

Imperial Tobacco Co., of Canada, Limited

900 rue Saint-Antoine, Montréal.

De la Patrie:

Les Croiseurs en Sûreté.

SANTIAGO, 10. — Le croiseur anglais Glasgow et le transport Otrante sont réfugiés dans le détroit de Magellan et se rendent aux îles Falkland qui sont la propriété des Anglais.

— Sauvez-nous, les braves!

La Ville manquant de revenus, la taxe du pavage revient sur le tapis. Il y avait injustice à faire payer les nouveaux pavages par les seuls riverains, quand les anciens s'étaient faits entièrement aux frais de la Ville. L'injustice s'atténua cependant de ce que la plupart des anciens pavages étaient à refaire et que la réfection était assimilée à la construction. Cette loi qui avait au moins le double mérite d'accroître le revenu municipal et d'en donner aux propriétaires pour leur argent, on eût pu la rendre à peu près équitable — en tout cas aussi équitable que l'ancienne — en divisant l'impôt par tiers entre la Ville et les deux côtés de la rue. Mais cela n'eût pas fait l'affaire des charlatans de diverses grandeurs qui voulaient arriver ou revenir de l'Hôtel de Ville sur ce beau cheval de bataille: l'abolition de la taxe. Et ce n'est certes pas le flageolant Comité des Citoyens qui était de force à le sauver, même, par ce moyen élémentaire. Aujourd'hui, ce sont précisément ceux qui ont fait abolir la taxe qui parlent de la faire ressusciter. Dans l'intérêt de la Ville, souhaitons qu'ils réussissent. Dans l'intérêt de la vérité, notons une fois de plus combien le "p-ple" aime les charlatans.

Pour impressions en tout genre, ordre. Demandez nos prix. s'adresser à l'"Action." Tarif mo- 'L'ACTION,' Rue Saint-Gabriel 72. Téléphone: Main 5356. déré, travail rapide et de premier

Avis aux gens de gout

S'il est une obligation qui s'impose aux gens de goût,

désireux de s'habiller avec élégance,

c'est bien une visite au magasin d'

Oscar Loisele & Cie

128, rue Saint-Denis, 128

Téléphone: Est 446

Complets de tout genre pour messieurs. — Costumes pour dames. Etoffes de premier choix, main d'oeuvre irréprochable.

SPECIALITE:

HABITS DE GALA

N.B. — Se réclamer de l'"Action."

NOS SOLDATS EN EUROPE

Un moyen facile de leur envoyer du Tabac et des Cigarettes à NOEL

Dans le but de faciliter l'envoi de cadeaux individuels de cigarettes et de tabac à nos soldats canadiens qui sont en Angleterre ou sur le champ de bataille à Noël et au Jour de l'An, l'Imperial Tobacco Company of Canada Limited, a spécialement préparé Deux Paquets Spéciaux

Un contenant 100 CIGARETTES SWEET CAPORAL et l'autre Deux Blagues en canevas de TABAC A FUMER OLD CHUM.

Ces paquets sont prêts à être expédiés et ce sont de splendides cadeaux individuels pour vos soldats-amis qui sont en Europe, pour la Noël et le Nouvel An.

Le paquet contenant les CIGARETTES SWEET CAPORAL vous coûtera un dollar et le paquet contenant le TABAC OLD CHUM vous coûtera 50c. Pas de frais encourus pour le paquetage et l'enveloppement, l'Imperial Tobacco Company of Canada, Limited se charge de ces frais.

Vous pouvez acheter ces deux paquetages spéciaux chez votre marchand de tabac, mais si par hasard, il vous était difficile de vous en procurer, veuillez écrire au

Département X

Imperial Tobacco Co., of Canada, Limited

Rue St-Antoine, 900, Montréal.

PARLEZ FRANÇAIS !

Au téléphone,

Au restaurant,

Dans les chemins de fer,

Dans les magasins,

Dans les administrations,

Partout !

Parlez la langue des civilisés !

PARLEZ FRANÇAIS !